



Extrait de l'introduction

D'abord, et déjà, la preuve par la clinique. Cécile se souvient : «A cette première séance de piscine, j'avais un deux-pièces à carreaux bleu-blanc-rouge : la brassière avachie sur mes côtes saillantes. C'était un samedi après-midi et c'était mon grand-père qui nous avait amenés dans sa 404, l'index pensif dans le nez comme toujours. Je n'étais pas tranquille (je ne maîtrisais qu'une nage de petit chien fou, "maintiens le menton hors de l'eau, bon sang !"), alors, il y avait plein de petites pensées en moi, calmo-alarmantes : si papy rallume son mégot avant qu'on arrive, je me noierai pas... J'avais neuf ans, j'étais prévoyante : pour ne pas oublier la culotte de rechange, je l'avais mise par-dessus le maillot. Une large culotte d'enfant en coton blanc avec des petits bouquets de fleurs rouges pas vraiment censés faire des semis callipyges... Moi, ma serviette, mon bonnet, fébriles, on avançait maintenant à petits pas pressés et bien adhérents sur les bords glissants du bassin. Il y avait le maître nageur, debout là, avec sa perche à noyés. Il arborait des ongles de pieds épais et jaunes, cousins d'ergots de poulets, un ventre placide, posé, là, sur son costume de bain, et un nez pointu, frère du couteau à huîtres si utile à Noël. "Et tu y vas comme ça dans l'eau ? - Ben oui..." Regard des autres descendant sur mon thorax, ma taille, mon ventre... Oh non ! Dans ma précipitation, j'avais gardé ma culotte en double peau. Ma lingerie bête de petite fille qui montrait mon moi tout nu, habillé de coton à fleurs, habillé de mortification, habillé d'étiquette "peut bouillir à cent degrés, coton". Moi qui cauchemardais la nuit que j'arrivais à l'école en pyjama, sans cartable, voire sans culotte : de véritables tourmentes nocturnes, des scénarios où je perdais mes attributs d'écolière qui me laissaient démunie, hagarde... Maman, viens, maman, j'ai soif ! La honte bue avait le goût chloré du bassin de vingt-cinq mètres. Le cours de natation me glissait dessus comme sur des écailles : impossible de me sortir de l'esprit cette minute pleine de gêne en petits semis de fleurs rouges. Même des semaines plus tard, la pensée de mon entrée à la piscine me poignardait le ventre juste à l'endroit où l'élastique de la culotte laissait une petite trace rouge et striée. Une petite douleur perfide qui me rappelait mes rapports particuliers au ridicule : j'étais persuadée en ces moments-là que ce mot n'attendait que moi du fin fond des dictionnaires. Et il dura d'autant plus longtemps, ce petit cri pointu dans mon abdomen, que ma mère recycla en chiffon de cirage pour souliers crottés un petit dessous d'enfant à fleurs rouges. Je ne sais pas nager...»

Je disais rapporter ce souvenir «pour preuve», mais preuve de quoi ? Que la honte ne se réduit pas à un simple usage ou mésusage des conventions, des semblants, mais qu'elle peut porter

loin, au coeur de l'être parlant, et y faire vibrer les fils ténus de son ontologie. Les lignes qui précèdent le démontrent : rien, voire trois fois rien, pourront suffire à faire mourir de honte un être parlant. Mais précisons, ici selon les mots choisis de Cécile. La honte est d'abord ce qui montre un sujet, sous les regards de tous. Ce qui dévoile sa nudité, et dénonce son imposture. Ce qui le débusque, genoux repliés sur son manque à être, derrière sa parure moïque en toc, cette «seconde peau» d'emprunt. Mais elle est aussi ce qui pointe au corps ce sujet, et y imprime sa marque. Éternisant l'instant fatal qui n'avait l'air de rien, et laissant sur ce corps, l'entame irrattrapable d'une «mortification». Vraie «petite trace rouge et striée» qui de là, affectera ce sujet d'une vraie «petite douleur perfide». Cri muet dans l'abdomen. En plus de l'expérience d'un manque, la honte serait donc aussi, le rappel d'un corps en mots, blessé, et en excès. Enfin, il se pourrait que la honte n'attendait que de saisir ce sujet, du «fin fond des dictionnaires», là où se dépose la langue, et se dessinent les contours de l'Autre. D'ailleurs, l'inconscient, lui aussi discours de l'Autre, le murmurait depuis longtemps. Il était écrit dans les rêves, que la honte rattraperait un jour l'enfant, pour l'étourdir de son vertige ontologique, et la laisser «hagarde», en mal d'être.

Présentation de l'éditeur

La honte, remarquait Jacques Lacan, «on s'en est longtemps tu», car «ce n'est pas de cette chose dont on parle le plus aisément». Le long silence de la psychanalyse à l'endroit de la honte suffit à le démontrer, à quoi semble s'opposer la multiplicité des travaux qui lui sont aujourd'hui consacrés. Ainsi, une question nouvelle surgit du lieu même de notre modernité : de quoi la honte nous fait-elle signe ? Jacques Lacan s'efforça d'y répondre, à l'occasion d'une leçon de son Séminaire L'envers de la psychanalyse, laquelle constitue la pointe de son apport sur la honte. Bien des thèses s'y bousculent, dont l'on tâchera ici de vérifier la portée dans la pratique psychanalytique, autant que dans le lien social contemporain. À leur croisée, soulignons déjà le diagnostic établi dans ce Séminaire : il n'y a plus de honte, derrière quoi pourtant, «une honte de vivre» affecterait secrètement le sujet moderne. Et Lacan d'en conclure : «C'est ça, que découvre la psychanalyse». Il s'agira dans cet ouvrage d'en éclairer les raisons, mais aussi de faire valoir ici l'inédit de l'offre analytique. Soit, là où proteste le dire du sujet de la honte «Oh non !», qu'il soit rieur ou silencieux, permettre qu'advienne un savoir. N'est-ce pas là un pari de la psychanalyse ? Freud n'y aurait pas contrevenu, qui aura fait de l'association libre, la «promesse» de ne pas céder sur la honte, plutôt d'apprendre d'elle.

La thèse de Doctorat de Psychopathologie dont cette étude issue a reçu en 2008 le prix de thèse du SIUEERPP (Séminaire Inter Universitaire Européen, d'Enseignement et de Recherches en Psychanalyse et Psychopathologie clinique).

David Bernard